



LES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS

OPÉRA BOUFFON EN UN ACTE ET EN PROSE, MÉLÉ D'ARIETTES.

PAROLES DE **HOFFMANN**, MUSIQUE DE **NICOLO**,

REPRÉSENTE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 9 MAI 1807.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. DUGRAVIER.	MM. JENNY.	JASMIN, valet égaré, amant de Julie.	MORAS.
CÉSAR, amant de Béatrice.	HENRI.	REINE, fille de M. Dugravier.	M ^{lle} FÉLIX.
CHARLES, amant de Lucie.	PAUL.	LOCISE, sœur de M. Dugravier.	MORAS.
BERTRAND, valet de M. Dugravier.	LEPAGE.	JULIE, femme de chambre.	SANT-ARIE.

La scène est dans le salon de campagne de M. Dugravier, près du village de Banti.

S. B. — La droite et la gauche s'entendent toujours relativement au spectateur.

Le théâtre représente un salon; au fond, une porte par laquelle on vient du dehors. — Sur le côté, à droite, la porte de l'appartement du père; à gauche, vis-à-vis, celle de l'appartement des demoiselles. — De chaque côté, sur l'avant-scène, un cabinet. — À droite, près du cabinet, une fenêtre qui s'ouvre sur le jardin. — Dans le salon, des fauteuils, des chaises et une table avec un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, seul. — Il entre par la fenêtre.

Bon ! il n'y a personne. Si l'aimable subtilité pouvait venir un moment ! Griefs au treillage qui laisse ce soir, l'entre et je sors sans danger ; le chemin n'est pas des plus commodes, mais au moins je ne risque pas de rencontrer quelqu'un sur l'escalier. Les maîtres sont à la promenade, Julie viendra sans doute ; attendons, et, au moindre bruit, nous prendrons notre essor.

ADJ.

Autrefois, pour plus d'un maître,
J'ai couru plus d'un sa-ard.

J'ai sauté par la fenêtre,
J'ai franchi mûre et rempart ;
Et souvent dans sa colère,
Un joliot très vigoureux
A payé d'un air valais.
Des efforts si glorieux.
Après mainte course vaine,
Quand j'étais pu résister,
Le valet avait le premier,
Et le maître le plaisir.

Mais aujourd'hui en s'en plus pour sa maître,
Que je me glisse en sa palanx redouté ;
L'entre et je sors vingt fois par la fenêtre,
Mais c'est pour moi que l'amour m'y conduit.

Je viens voir celle que j'aime,
Non d'ici seul est ma loi,
Je travaille pour moi-même,
Mal et bien tout est pour moi.
Après mainte course vaine,

77201

Je parviens à réjouir ;
Et si j'ai toute la peine,
J'ai moi seul tout le plaisir.

J'entends parler... c'est Julie. Diable ! quelqu'un est avec elle ;
plaçons-nous derrière nos refranchissements. (Il s'appuie sur la fenêtre.)

SCÈNE II.

JULIE, BERTRAND.

Monsieur Bertrand, laissez-moi ; vous êtes toujours à moi
suivre.

BERTRAND.

Parguienne ! je vous suis, parce que je vous aime.

JULIE.

Et moi, je vous écite, parce que...

BERTRAND.

N'achevez pas, mamelle, je vois ce qui va venir ; mais vous
n'en dites pas tant à tout le monde, et le beau Jasmin... (Jasmin
écoute par la fenêtre.)

JULIE.

Eh bien ?

BERTRAND.

Oui, le domestique du seigneur dont la campagne est près de
celle-ci ; vous savez bien ce que je veux dire.

JULIE.

Quand cela serait, que l'impurité ? es-tu mon père, mon oncle,
mon mari ?

BERTRAND.

Ah ! il vous faut le valet d'un grand seigneur... ô, mamelle,
que c'est vilain d'être ambidueux !

JULIE.

C'est que j'ai le cœur bien placé.

BERTRAND.

Eh ? morgue ! il ne faut pas tant faire la renchérie : nous
servons le même maître ; un bon bourgeois de Paris, M. Dugra-
vier, ci-devant marchand de bois, et maintenant bonhomme retiré... et qui n'en est pas plus fier pour ça ; faites comme lui,
mamelle.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JASMIN, se détachant de la fenêtre.

JASMIN, à part.

Ce drôle ne la quittera pas.

JULIE, à part.

Ah ! voilà Jasmin.

BERTRAND.

Mamelle Julie !

JULIE.

Eh bien ?

BERTRAND.

Je vais vous dire un secret.

JULIE.

Dis vite, et va-t'en.

BERTRAND.

Not' maître va partir pour Paris.

JULIE.

Partir pour Paris !

BERTRAND.

Je serai obligé de l'y accompagner.

JASMIN, à part.

Bon voyage !

BERTRAND.

Promettez-moi que, pendant mon absence, le Jasmin ne vien-
dra pas ici. (Jasmin entre et se cache derrière la porte de cabinet.)

JULIE.

Oh ! je te promets qu'il ne viendra pas.

BERTRAND.

Dam ! c'est qu'il y vient quelquefois, et je gage que c'est par
là qu'il entre et qu'il sort, car j'ai vu des trous dans la couche
qui est sous la fenêtre, et il est bien aisé de voir qu'on y a sauté.

Des trous dans la couche ; c'est quelque chien qui aura gratté.

BERTRAND.

Si j'attrappe ce chien-là...

JULIE.

L'imbécile !

BERTRAND.

Tenez, mamelle Julie, laissez la paix.

JULIE.

Comment ?

BERTRAND.

Pour ma journée d'aujourd'hui et de demain, laissez-moi
prendre tant seulement un petit baiser.

JULIE.

Un baiser ! à toi !

BERTRAND.

Dam ! j'en ferais mon petit profit tout comme un autre.

JULIE.

Voyez donc le joli petit faufas, pour lui donner des baisers !
Tu n'auras rien.

BERTRAND.

Fen aurai, morgue ! (Il veut l'embrasser.)

TRIO.

JULIE.

N'ose pas approcher,

Je saurai me défendre.

JASMIN, à part.

Et je n'ose approcher,

Je ne puis la défendre !

BERTRAND.

Qui peut m'en empêcher ?

Je saurai bien le prendre.

JASMIN, tout-dit.

Morsad !

BERTRAND, étouffé.

Quel que je viens d'entendre ?

JULIE, méprisamment.

C'est quelque'un qui l'appelle en bas.

BERTRAND.

Peut-être bien qu'il est là-bas.

JULIE, JASMIN, à part.

Descendez donc, tu l'attraperas.

Où, descend, tu l'attraperas.

BERTRAND, à la fenêtre.

Attends, attends, je vais descendre.

JULIE.

C'est quelque'un qui veut un baiser.

BERTRAND, à la fenêtre.

Attends, attends, je vais descendre.

JULIE.

Où ne peut le lui refuser.

JASMIN, entrant Julie.

Mai sans effort je suis le prendre.

(Il se cache derrière la tapis.)

BERTRAND.

Où, je m'en vais aller là-bas ;

Nous verrons s'il ose m'attendre.

JULIE, JASMIN, caché.

Cours, vite tu l'attraperas ;

Dépêche-toi tu vas le prendre.

(Bertrand sort.)

JULIE, à Jasmin.

Tu ne peux plus résister ici.

JASMIN.

Un seul instant.

JULIE.

Non, mon ami.

JASMIN.

Comment puis-je descendre ?

Bertrand rôtit là-bas.

JULIE.

Attends, et tu verras

Comment je vais m'y prendre.

Je vais bien l'attraper !

Pardieu il faut tremper ;

Car on saute comme à la guerre,

Un peu de sang est nécessaire.

(Elle parle par la fenêtre.)

Bertrand !

BERTRAND, dans la fenêtre.

Eh bien !

JULIE.

Viens prendre ce petit baiser.

BERTRAND.

Vraiment ?

JULIE.

Viens que je te le donne.

BERTRAND.

Ah ! vous êtes une friponne,

Vous voulez encore m'attraper.

JULIE.
Non je ne veux point le tromper.

J'y cours.

JULIE.
Parfois il faut tromper.
JAMIN.

Elle sait bien tromper.
JULIE, JAMIN.
Mais en amour comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

JULIE.
Allons ! descends ! je tremble...

JAMIN, seigneur le maître.
Ma Julie, au revoir !

JULIE, JAMIN.
Tu reviendras, au soir.
Je reviendrai.
Nous soupèrons ensemble.

(Jamais séparés.)

JULIE.
J'entends Bertrand, rentrons au plus vite.

SCÈNE IV.

JULIE, BERTRAND.

BERTRAND, vert amoureux Julie.
Oh ! pour cette fois, j'espère...

BERTRAND ?
DUGRAVIER, dans la coulisse.

Ce n'est pas ma faute. (Elle sort.)

SCÈNE V.

BERTRAND, DUGRAVIER.

DUGRAVIER.
Bertrand, tout est-il prêt pour notre petit voyage ?

BERTRAND.
Oui, monsieur, votre juvencet est scellée ; et nous devrions nous dépêcher un peu, car le jour commence à baisser, et pour traverser la forêt...

DUGRAVIER.
As-tu peur ?

BERTRAND.
Ma foi ? nous demeurons dans une maison qui est plantée toute seule au coin d'un bois et quel bois encore ! la forêt de Bondi !

DUGRAVIER.
Poltron !

BERTRAND.
Ah ! il n'y a pas à s'y fier. Pas plus tard qu'hier, on a volé le cheval du curé ; j'ai peur qu'on ne me vole aussi.

DUGRAVIER.
Imbécile ! on me volerait plutôt que toi.

BERTRAND.
Ce voyage est donc bien pressé pour vouloir partir ce soir ?

DUGRAVIER.
Mon ami, tu es prudent, je puis me fier à toi ?

BERTRAND.
Vous pouvez me conter tous vos secrets, je suis sûr ; tout ce que vous me dites m'entre par une oreille, et me sort par l'autre ; c'est comme si vous ne parliez pas.

DUGRAVIER.
C'est bien, mon garçon, c'est bien. Apprends donc que deux bourgeois comme il faut me demandent ma fille et ma nièce en mariage pour leurs fils.

BERTRAND.
Bien, monsieur, deux bourgeois ; vous n'êtes pas fier, vous prospérerez.

DUGRAVIER.
Le premier est cet orfèvre qui demeure près de chez nous, à Paris.

BERTRAND.
M. Josse ?

DUGRAVIER.
Oui, M. Josse ; l'autre est M. Rose, ce gros traître de la rue au Foin, tu sais ?

BERTRAND.
Oui, monsieur, la rue au Foin, j'y ai mangé quelquefois. Diable ! ces deux filles qui ne seront pas à plaindre, l'une verra toujours de l'argent, l'autre est sûre de ne pas mourir de faim.

DUGRAVIER.

J'ai rendez-vous ce soir pour traiter l'affaire à souper.

BERTRAND.

Allons, monsieur, parlons. Il va faire nuit.

DUGRAVIER, seigneur.

Julie ! Julie !

JULIE, seigneur.

Monsieur ?

DUGRAVIER.

Dis à ma fille et à ma nièce que je veux les voir avant de partir. (Julie sort.) Bertrand, tu crois donc que te bois n'est pas sûr ?

BERTRAND.

Il n'y a pas de jour qu'en n'y voie quelque chose dans ce bois-là.

DUGRAVIER, à part.

Diable ! s'il disait vrai ! (Haut.) N'ait pas peur, mon garçon, je suis avec toi. (A part.) Ce bois-là m'inquiète.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, REINE, LOUISE, JULIE.

QUINQUE.

REINE et LOUISE.

Mon père, vous allez partir ?
Mon oncle,

DUGRAVIER.

Oui, mes enfants, je vais partir.

ENSEMBLE.

Le temps est beau, la route est belle,
Le promenade est un plaisir.

REINE, à part.

Bon ! bon ! il va partir.
César pourra venir.

BERTRAND.

Le temps est beau, la route est belle,
Mais ce plein jour c'est un plaisir.

LOUISE, à part.

Bon ! bon ! il va partir,
Charles pourra venir.

DUGRAVIER.

Et demain je dois revenir
Avec une bonne nouvelle.

REINE et LOUISE.

Avec une bonne nouvelle.

DUGRAVIER.

Ah ! j'ai le plus joli projet.

REINE et LOUISE.

Dites-nous ce joli projet.

DUGRAVIER.

Non, non, c'est encore un secret.
Bertrand aurait voulu différer ce voyage,
Il dit que des voleurs sont dans le voisinage.

LES TROIS FEMMES.

Bon, bon, Bertrand est un poltron.

BERTRAND.

Bertrand l'a dit, il a raison.

DUGRAVIER.

Oui, je le crois en ce poltron.
Pourrait-elles être les mêmes.

BERTRAND.

Partons sans plus attendre,
Le nuit va venir surprendre ;
Cela me fait peur.

REINE et LOUISE.

Adieu, mon père !
Adieu, mon oncle !

DUGRAVIER, les entrant.

Adieu, ma belle !

JULIE, à part.

Eh ! pourquoi donc, mademoiselle
Le promenade est un plaisir ?

ENSEMBLE.

Le temps est beau, la route est belle,
Le promenade est un plaisir.

REINE et LOUISE, à part.

Bon ! bon ! il va partir,
L'ami pourra venir.

(D'après son sort, Reine et Louise le vendront.)

SCÈNE VII.

JULIE, seule.

Ah! ces demoiselles veulent le soir monter à cheval. Il y a ici quelque chose qui m'intrigue : ces jeunes filles qui s'effrayaient toujours quand monsieur nous quittait le présent aujourd'hui de faire son voyage. Y aurait-il quelque rendez-vous ? Oh ! non, impossible. Mademoiselle Louise est l'innocence même, et Heino est frère comme son nom. Ah ! mes chères oncles !

COUPLETS.

Quoi ! riso n'a pu vous aimer ?
Quoi ! d'un amour le devoir laigne
N'a pas eu l'air de vous charmer ?
En vérité c'est grand dommage,
Un jeune cœur peut se serrer
D'une rigueur aussi solide !
S'il est un âge où l'on sait plaire !
Ah ! profitez de nos beaux jours ;
Comme un éclair le printemps passe !
Les ris, les joies et les amours,
Plaisirs, tendresse, tout s'efface,
Alors, alors quand il le faut !
Trop différent d'aujourd'hui !
Nous serons tristes alors toi,
Sans nous y prévoir c'est d'avance.

SCÈNE VIII.

JULIE, LOUISE.

Julie, tu es seule ? Ah ! tant mieux ! j'ai bien des choses à te dire.

JULIE.

Je vous écoute, mademoiselle.

LOUISE.

Mais... je ne suis pas où commencer.

JULIE.

Commencer par le commencement.

LOUISE.

Ah ! Julie, je me repens bien de ne pas t'avoir parlé plus tôt ; je ne serais pas aujourd'hui dans l'embarras.

JULIE.

Pauvre petite ! qu'avez-vous donc qui vous tourmente ?

LOUISE.

Depuis trois mois que je demeure chez mon oncle, tu crois donc que je ne pense à rien ?

JULIE.

Ah ! vous pensiez ! En voilà la première nouvelle.

LOUISE.

Où, je pensais... à quelqu'un...

JULIE.

Auriez-vous un amant, par hasard ?

LOUISE.

Non, mademoiselle, je n'ai point d'amant, mais j'ai nul bon ami.

JULIE.

Ah ! c'est bien différent. Et d'où vous est-il venu ce bon ami ?

LOUISE.

Tu sais que depuis que je suis orphelin, je demeurerai chez une vieille parente ; et dans la maison voisine il y avait un jeune homme.

JULIE.

Un jeune homme ?

LOUISE.

Il se nomme Charles : n'est-ce pas que c'est un joli nom ?

JULIE.

Très-joli ; quand on se nomme Charles, on est à coup sûr un homme fort aimable. Et comment avez-vous fait connaissance ?

COUPLETS.

Tous les jours il me regardait,
Et je le regardais de même ;
Un soir il me dit qu'il se nommait,
Et je répondis : — Je vous aime.
Puis après, lui dis-je, entre nous,
Il faut savoir à qui l'on parle ;
Monsieur, comment vous saluez-vous ?
Il m'a répondu : — Je suis Charles.

JULIE.

Il vous a dit tout cela ?

LOUISE.

Il est tout simple et sans façon,
Mais sa figure est bien gentille ;
Et quelquefois soit en garçon,
Il est sage comme ses frères.
J'y pense avec contentement,
Avec plaisir aussi j'en parle !
Non, je n'aurai jamais d'amant,
Je ne veux que mon ami Charles.

JULIE.

Ah ! il n'y aura rien à dire.

LOUISE.

Il sait lire écrire et composer ;
Ah ! c'est vraiment un talent rare ;
Il sait danser, il sait chanter,
Il sait jouer de la guitare.
Puis il a de l'esprit : vraiment
Il faut l'entendre quand il parle ;
Vai ! je me passe tous d'amant,
Quand je suis avec l'ami Charles.

JULIE.

Mais ce jeune homme si aimable veut sans doute vous épouser ?

LOUISE.

Il m'épousera quand je voudrai.

LOUISE.

Et depuis trois mois que vous êtes ici, vous ne m'avez rien dit de cela.

LOUISE.

Je n'osais.

JULIE.

Et pourquoi osiez-vous à présent ?

LOUISE, se levant.

C'est que Charles est près d'ici.

JULIE.

Près d'ici.

LOUISE.

Où, il se promène autour du jardin ; il a remarqué qu'il y avait un trou à la base du verger...

JULIE.

Ah ! il a vu cela ? (à part.) Quelle innocente !

LOUISE.

Et si tu veux, il pourra venir ici sans qu'on le sache.

JULIE.

Comment prétendez-vous le faire entrer ?

LOUISE.

Si tu voulais en parler à ma cousine, elle le laisserait peut-être souper avec nous.

JULIE.

Parler à votre cousine ? vous n'y pensez pas : à votre cousine, qui est la sévère même, et qui ne veut ni amant, ni bon ami !

LOUISE.

Oh ! tu pourrais lui tourner cela d'une certaine façon... Tu as plus d'esprit que moi. Ah ! Julie, parle-lui en, je t'en prie ; tu ne l'en repentiras pas. La voilà ; je me salue, elle me fait peur.

JULIE.

Je me gardai bien de lui en rien dire, c'est une vertu très farouche ; retirons-nous.

SCÈNE IX.

JULIE, HEINE.

HEINE.

Julie !

JULIE.

Mademoiselle ?

HEINE.

Bonjour, j'ai à vous parler, mais avant tout, je vous prie de ne tirer aucune conséquence malicieuse de ce que je vais vous dire.

JULIE.

Pourquoi craignez-vous...

HEINE, se levant.

Je sais que les domestiques sont portés à mal penser de leurs maîtres, et qu'ils se plaisent à noircir les actions les plus innocentes.

JULIE.

Mademoiselle, ce préambule m'étonne. J'ai pour vous la plus profonde estime...

HEINE.

Je n'ai pas besoin de votre estime, mais de votre discrétion.

JULIE.

De ma discrétion ?

HEINE, se levant.

Je vous ai déjà dit de ne tirer aucune conséquence de mes paroles.

JULIE.

JULIE.

Parlez, mademoiselle. (A part.) L'ouïe est-elle douce ?

REINE.

J'ai connu à Paris une personne très-honnête et très-estimable ; cette personne d'air me parler d'une affaire très-intéressante ; je crois qu'elle pourra bien venir ce soir...

JULIE.

Quand elle voudra, mademoiselle ; je l'introduirai.

REINE.

Ce monsieur...

JULIE.

Ah ! c'est un monsieur ?

REINE.

C'est un monsieur.

JULIE, à part.

J'y suis. C'est le jour des confidences.

REINE.

Il m'a fait demander un moment d'entretien, et je crois d'avoir à m'entretenir de la circonstance ; vous savez que le monde est prompt à soupçonner la vertu des jeunes personnes.

JULIE.

Et bien injustement.

REINE.

AIR :

Que les hommes sont méchants !
 Que les femmes sont à plaindre !
 Elles ont toujours à craindre
 Des propos des médisants.
 Pour un jeune homme bien fait,
 Si je salue de l'estime,
 Tout aussitôt qu'on le salue,
 Le monde m'en fait un crime.
 Et de la plus pure estime
 Il me fait faire un secret,
 Comme si c'était un crime.
 Que les hommes sont méchants, etc.

Et si cet homme est aimable,
 D'une figure agréable
 Ah ! mon Dieu ! c'est encore pis ;
 Écoutez nos étourdis :
 Ils vont dire que je l'aime,
 Et que c'est d'un mal fait,
 Sans esprit, vieux et laid,
 Il n'en serait pas de même.
 Que les hommes sont méchants, etc.

JULIE.

Le monde n'a pas le sens commun, car un aimable garçon convient parfaitement à une fille aimable.

REINE.

Céui-là est fort honnête ; il se nomme César.

JULIE.

César ! ce doit être un bien brave homme.

REINE.

Sans doute ; mais malgré cela, comme je ne veux pas l'entretenir en secret, je désirerais qu'il pût venir...

JULIE.

J'entends, mademoiselle ; qu'il pût venir souper ici, puisque monsieur votre père n'y sera pas.

REINE.

Je n'y vois pas d'inconvénient. Ainsi, je voudrais que vous en parlassiez à ma cousine ; elle a grande confiance en vous, elle vous aime, recommander-lui donc de n'en rien dire à mon père ; elle est un peu simple, ma cousine, et par l'ouïer, elle pourrait faire peuser...

JULIE.

Mademoiselle, je ne me charge pas de cela.

REINE.

Et pourquoi ?

JULIE.

Cette pauvre innocente ! cela pourrait lui donner des idées... Tenez, la voici, parlez-lui vous-même ; les domestiques ne doivent pas traiter des affaires si délicates. (A part.) Bon ! c'est pour lui apprendre à s'expliquer plus franchement.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, à Julie.

Eh bien ! n'est-ce parti ?

JULIE, à Louise.

Oh ! mon Dieu ! non ; elle est trop sévère, intraitable.

REINE, à part.

Je ne sais comment m'y prendre ; cette petite naïve m'embarrasse plus que ne ferait une fille d'esprit.

LOUISE, à Julie.

J'ai bien voulu lui conter cela.

JULIE, à part.

Les voilà aux prises ; qu'elles s'arrangent. (A part.)

SCÈNE XI.

REINE, LOUISE.

LOUISE.

Ma cousine, nous serons donc seules à souper ?

REINE.

Mais selon toute apparence.

LOUISE.

N'est-il pas vrai que c'est bien triste ?

REINE.

Est-ce que vous aimerez mieux qu'il y ait quelqu'un avec nous ?

LOUISE.

Oh ! quelqu'un... c'est à savoir.

REINE.

Il y a donc des personnes que vous préférez ?

LOUISE.

Ce n'est pas de moi que je parle, ma cousine, c'est de vous.

REINE, étonnée.

De moi ?

LOUISE.

Mais oui, si vous vouliez qu'il y eût quelqu'un, moi je le voudrais aussi.

REINE, de même.

Et sur quoi jugez-vous que je veuille ?

LOUISE.

Je ne juge pas, ma cousine ; je dis cela comme ça, sans conséquence.

REINE, vivement.

Voyons, voyons, répondez.

LOUISE, à part.

Oh ! quel bon sec et dur !

REINE.

Si, par exemple, un jeune homme...

LOUISE, à part.

Un jeune homme !

REINE.

Aimable et bien fait...

LOUISE, à part.

Ah ! mon Dieu elle connaît Charles.

REINE.

Verrait-elle voir, et restait à souper ; dites que penseriez-vous ?

LOUISE, étonnée.

Je penserais que c'est votre bon ami.

REINE, très-étonnée.

Mon bon ami ! et vous croyez que j'ai un bon ami.

LOUISE.

Je ne crois rien, ma cousine. (A part.) Ah ! mon Dieu, Charles ne viendrait pas.

REINE se rabrouillant.

Vous oseriez donc recevoir un bon ami dans l'absence de votre oncle ?

LOUISE, à part.

Elle veut savoir mon secret.

REINE, vivement.

Répondez donc !

LOUISE.

Non, ma cousine, je ne le recevrais pas. (A part.) Oh ! comme elle est méchante !

REINE à part.

Puis moyen de lui faire entendre raison.

LOUISE.

Nous souperons donc seules.

REINE étonnée.

Oui !

LOUISE, à part.

Tant pis !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, à part.

Elles se boudent, je vais les raccommoder. (A part.) Eh bien ! mademoiselle ?

REINE, à Julie.

C'est une sottise.

JULIE, de même.

Faites toujours venir ce monsieur, je me charge de tout.

REINE.

Vrai ?

Je vous en réponds; mais qu'il ne se montre pas avant le souper.

REINE.

Bon!

JULIE, bas à Louise.

Eh bien! elle ne veut pas?

LOUISE, de même.

Hélas! non. Le pauvre Charles va s'enrhumer.

JULIE, de même.

Alliez le faire entrer, j'arrangerai tout cela.

LOUISE.

Bien sûr?

JULIE, très bas.

Mais qu'il se cache jusqu'au souper.

LOUISE.

Ah! que je suis contente!

JULIE, haut.

Mesdemoiselles, il me vient une bonne idée; tandis que Monsieur soupe joyeusement à Paris, si nous faisons un petit souper gai, pour nous consoler de son absence?

REINE.

C'est bien vu.

LOUISE.

Très-bien vu.

JULIE.

Laissez-moi disposer cela; vous serez contentes.

REINE.

Fais ce que tu voudras.

JULIE.

Tout ce que tu voudras.

JULIE, bas à Reine.

J'ai cru voir quelqu'un sous le bureau près de la petite porte.

REINE.

Bien!

JULIE, bas à Louise.

J'ai vu un beau jeune homme près de la baie du verger.

LOUISE, bas.

Il a passé par le trou.

REINE.

Julie, je te le laisse; songe à notre petit souper.

LOUISE, bas à Julie.

Charles aura bon appétit.

REINE, bas à Julie.

Il faudrait un peu plus de bonne chère.

JULIE.

Ne craignez rien, mesdemoiselles; il y en aura pour tout le monde.

(Reine sort d'un côté et Louise de l'autre.)

SCÈNE XIII.

JULIE, seule.

Ah! mes chères maîtresses, nous n'avons rien à nous reprocher, et quand je veux bien servir vos amours, vous voudrez bien être indulgentes pour les miens. Oh! le joli petit souper que nous allons faire!

AIR.*

Vive l'amour et la gaîté!
Plus de soucis, plus de tristesse!
Plus de froidure, plus de fièvre!
Un bon souper bien apporté,
Des cœurs unis pour la tendresse.
Vive l'amour, etc.

Ah! quel joli moment,
Amour, tu nous prépares!
Point de fièvre, point de froidure,
Le père abrutit,
Chaque son amant
C'est bien dimanche assurément,
Que ces moments-là soient si rares!
Vive l'amour, etc.

J'entends mademoiselle Louise, allons nous occuper du petit repas. (Elle sort.)

SCÈNE XIV.

LOUISE, CHARLES.

LOUISE.

Mon pauvre Charles, vous avez eu bien de l'ennui d'attendre si long-temps.

* A la représentation, cet air était ordinairement remplacé par la romba.

Ce rendez-vous était fort libre chanté par madame Boulangier, qui a joué Julie après madame Saint-Aubin.

Je ne m'ennuyais pas; mais j'ai vu un homme qui rôdait autour du jardin.

LOUISE.

Vous craignez les hommes?

CHARLES.

Pas toujours; mais il y a ici près un bois sur lequel on fait des histoires... Je ne suis pas encore habitué à me trouver seul dans les champs; j'ai été élevé chez ma tante, qui tient pension de jeunes demoiselles; nous étions en sûreté là.

LOUISE.

Ecoulez, Charles; ma cousine ne sait pas que vous êtes ici, et en attendant que Julie lui parle, il faudra vous cacher.

CHARLES.

Et où?

LOUISE.

Dans ce cabinet; vous vous enfermerez en dedans, et vous m'écrirez que quand je vous appellerai.

CHARLES, nerve le cabot.

Voilà.

LOUISE.

N'oubliez pas pour sans chandelle?

CHARLES.

Non, si vous ne m'y laissez pas long-temps.

LOUISE.

Ça, Charles, vous m'épouserez?

CHARLES.

Mon papa m'a promis de parler à votre oncle pour ça.

DUO.

LOUISE.

Je pense toujours au moment
Où je deviendrai votre fiancé.

CHARLES.

Rien que d'y penser, dans mon âme
Je suis en deux frémissements.

ENSEMBLE.

Je pense toujours au moment
Où je deviendrai votre fiancé.

LOUISE.

Où Louise sera sa femme.

CHARLES.

Mais lorsque nous serons époux,
Dis-moi, Charles, que ferons-nous?

CHARLES.

Alors nous nous dirons: je t'aime.

LOUISE.

Nous pourrions le dire à présent.

CHARLES.

Nous nous le dirons plus souvent.

LOUISE.

Et ce sera toujours de même!

CHARLES.

Mais ce sera toujours charmant.

LOUISE.

J'ai cru que c'était autrement.

CHARLES.

Quand je serai dans mon ménage,
Je ferai comme auparavant.

LOUISE.

Aujourd'hui nous dirons: je t'aime.

CHARLES.

Nous le dirons encore demain!

LOUISE.

Et puis encore après-demain!

CHARLES.

Et puis toujours, et puis encore fin.

ENSEMBLE.

Et ce sera toujours de même,
Mais ce sera toujours charmant.

LOUISE.

Et ce sera toujours de même!
J'ai cru que c'était autrement.

LOUISE.

On vient, cachez-vous. (Charles entre dans le cabinet à gauche.) C'est ma cousine, ne lui parlons pas, elle deviendrait mon secret. (Elle sort.)

SCÈNE XV.

REINE, CÉSAR.

REINE.

Où, mon cher César, en attendant que Julie ait trouvé un excellent pour vous faire signer avec nous, il faut que vous restiez caché dans l'un de ces cabinets.

CÉSAR.

Dix-moi, ma Reine, y a-t-il des hommes dans cette maison ?

REINE.

Non ; mon père et Bertrand sont partis.

CÉSAR.

C'est qu'en tâchant de m'introduire dans le verger, j'ai vu dans l'ombre un petit monsieur qui semblait avoir le même dessin. J'ai couru sur lui, il a disparu.

REINE.

C'est sans doute quelque personne mal intentionnée qui venait du bois voisin, mais votre présence me rassure.

CÉSAR.

Tant que serai près de vous, n'ayez aucune crainte. Ah ! ma Reine, je voudrais vous voir attaqué par tous les brigands de la forêt, pour avoir le plaisir de vous défendre.

REINE.

C'est cela aimer ! Ah ! quand pourrai-je vous nommer mon époux ?

CÉSAR.

Quand serai-je le roi de mon épouse ?

REINE.

Ma cousine peut venir, passez dans ce cabinet.

CÉSAR, sans voir le cabinet où est Charles.

Il ne s'écoute pas.

REINE.

Oh bien ! dans l'autre ; enfermez-vous et attendez que je vous appelle.

CÉSAR.

Bé autre ! ne tardes pas à fuir pour moi.

REINE.

Il est charmant ! il est charmant ! (elle sort.)

SCÈNE XVI.

CÉSAR, seul.

Persone ne paraît, il n'est pas encore temps d'entrer dans ma retraite. (Charles sort d'un cabinet.)

CHARLES, à part.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR.

Je vais donc passer une soirée délicieuse ! J'entends toujours des amants se plaindre ; je n'ai jamais cette satisfaction, tout me réussit.

CHARLES, à part.

Il est bien heureux !

CÉSAR.

D'autres ont affaire à des rivaux redoutables ; moi, quand j'ai un rival, je le tue, et tout est dit. (Charles retourne se cacher.) C'est trop de bonheur, en vérité.

AIR.

Fortune, en ce monde,
Tu fais trop pour moi ;
Tu m'as mis en merde,
Je ne sais pourquoi.
Toujours sans obstacles,
Tu combles mes vœux ;
Toujours sans obstacles,
Tu fais des miracles.
Ah ! de la faveur
J'en ai donc plus arde !
J'oublie mon père
Et suis plus doux en amour.
Par quelques alarmes
Viens donc m'effrayer,
L'amour sans danger
Est toujours sans charmes,
Trompe mes desirs
Et mes espérances ;
De quelques souffrances
Mêle mon plaisir.

Mais j'entends du bruit, il est temps de me retirer. (Il sort d'un cabinet à droite.)

(Notes que les portes des cabinets s'ouvrent en dehors, de sorte que celui qui est dedans peut se faire voir du public sans être vu des acteurs.)

SCÈNE XVII.

JASMIN, seul. — Il entre par la fenêtre.

Il n'y a personne ; je puis entrer. Songeons d'abord où nous devons cacher nous en attendant Julie. (Il voit entrer les cabinets.) Ah ! ces

cabinets sont fermés. Il faut cependant me mettre quelque part. Car si les demoiselles me voyaient, cela dérangerait le rendez-vous ! sous cette table !... on se gêne un peu pour quelques instants. (Il s'assoit sur la table.) Le meuble n'a pas été fait pour y coucher un honnête homme... je m'y mettrai.

AIR.

Un moment de gêne,
Un instant de peine,
Vous font mieux sentir
Cet air du plaisir.
En amant bien tendre,
Sans rien affirmer,
Il me faut attendre
L'heure du berger.
Espérer et craindre,
Jouer et se plaindre,
Voilà, tour à tour,
Le sort de l'amour !
Mais un peu de gêne,
Mais un peu de peine,
Vous font mieux sentir
L'instinct du plaisir.

Allons ! allons ! sans plus attendre,
Sous ce tapis retirons-nous.

(Il se couche sous la table, dont la table, plus court par devant, le laisse voir aux spectateurs. Il chante sous la table.)

La couche n'est pas trop tendre,
Mais en amour tout semble doux.

(D'un air moment CÉSAR et CHARLES sort d'un cabinet les portes de leurs cabinets.)

CÉSAR.

Ma Reine se fait bien attendre.

CHARLES.

Louise se fait bien attendre.

TOUS DEUX.

Mais point de bruit, contrainsons-nous.

TOUS DEUX.

Car pour l'amour tout semble doux.

Où, pour l'amour tout semble doux.

Un moment de gêne,
Un moment de peine,
Vous font mieux sentir
Cet air du plaisir.

En amant bien tendre, etc.

SCÈNE XVIII.

JASMIN, sous la table, CHARLES, sortant du cabinet.

CHARLES, se croyant seul.

Voyons s'il y est encore.

JASMIN, à part.

Ah ! ah ! quel est ce jeune cadet ?

CHARLES.

Je voudrais bien voir Louise ; elle me dirait peut-être quel est le vilain homme qui était ici. (Il s'assoit au milieu du cabinet.)

JASMIN.

Il n'a pas l'air trop frisé.

CHARLES.

On ouvre cette porte ?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, CÉSAR, sortant de son cabinet.

CÉSAR, se croyant seul.

Eh ! ce qu'elle ne viedra pas ?

JASMIN, à part.

Encore un autre !

CHARLES.

Ah ! mon Dieu ! quelle figure !

CÉSAR, voyant Charles.

Je crois que voilà le monsieur du verger.

CHARLES, à part.

Si c'était un voleur...

CÉSAR, à Charles en entrant à lui.

Monsieur, peut-on vous demander ce que vous faites ici ?

CHARLES, troublé.

Monsieur.

CÉSAR, vivement.

Répondez.

CHARLES.

Monsieur.

CÉSAR, s'adressant aux cabinets.

Répondez donc.

CHARLES, se penchant vers son cabinet.
 Il va me tuer ! (Charles fait le tour de la table, entre dans le cabinet ou était César, et s'y retire.)

CÉSAR.
 Il entre dans mon cabinet; le lâche ! il s'y enferme. On vient... il ne me reste que ce parti. (César entre dans le cabinet ou était Charles.)

JASMIN, sous la table.
 Ils ont triqué. Voyons ce que cela deviendra. Ces messieurs ont une drôle de manière de venir souper à la campagne.

SCÈNE XX.

JASMIN, LOUISE.

LOUISE, avec une loupette.
 Julie m'a dit que je pouvais le faire sortir; je vais déprisonner le pauvre Charles.

JASMIN, sous la table.
 A ! c'était un rendez-vous.

LOUISE, près du cabinet où était Charles.
 Venez, venez... Est-ce qu'il dort ?

JASMIN.
 Je crois qu'elle se trompe.

LOUISE.
 Venez donc, c'est moi.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, CÉSAR.

Me voici.

LOUISE, effrayée, laisse tomber sa loupette.
 Ah !

CÉSAR, resté dans le cabinet.
 Ce n'est pas elle.

LOUISE, rde.
 A moi ! Julie ! ma cousine !

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, REINE, JULIE.

(Julie tient une loupette qu'elle pose sur la table.)
 REINE.

Eh bien ! Louise !
 JULIE.

Mademoiselle !
 LOUISE, étonnée.

Un voleur est entré chez nous !
 REINE.

Taisez-vous donc.
 JULIE.

Ne criez pas.
 LOUISE.

Il nous va tuer, toutes, toutes. (On entend sonner.)
 JULIE.

O ciel ! on sonne.
 LOUISE.

N'ouvrez pas.
 REINE.

Qui peut venir à cette heure ?
 JULIE, près de la porte du fond.

Oh ! mon Dieu ! c'est monsieur votre père.
 REINE.

Mon père !
 LOUISE.

Mon oncle !
 JULIE.

Il monte avec Bertrand.
 REINE.

Comment faire ?
 JULIE.

Paix ! les voici.
 JASMIN, sous la table.

Diable ! je ne soupai pas de si tôt.

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, DUGRAVIER, BERTRAND.

DUGRAVIER, sous la table.
 Ah ! nous sommes en société !
 REINE.

Qu'avez-vous, mon père ?
 JULIE.

Qui vous a forcé à revenir si vite ?

DUGRAVIER.

Demandez à Bertrand.

BERTRAND.

Dam ! c'est que nous avons eu une rencontre, et monsieur qui a su pour s'est sauvé ici.

DUGRAVIER.

Dés donc que c'est toi qui as voulu revenir.

BERTRAND.

Toujours est-il que vous avez tourné le dos et galopé joliment.

DUGRAVIER.

C'est ma maudite jument qui a rebrousé chemin malgré moi.

BERTRAND.

La pauvre bête avait un pressentiment.

DUGRAVIER.

Mes enfants, je veux me reposer, laissez-moi.

REINE, à part.

Dieu ! comment va-t-il sortir ?

LOUISE, à part.

Le pauvre Charles, où est-il ?

JULIE.

Monsieur, vous souperez au moins ?

DUGRAVIER.

Je n'ai point d'appétit : par grâce, mes enfants, retirez-vous.

LOUISE.

Mais mon oncle...

DUGRAVIER.

Point de mais ! allez souper, couchez-vous et surtout endormez-vous bien.

REINE, à part.

O ciel ! que deviendra-t-il ?

DUGRAVIER.

Eh bien ! m'entendez-vous ?

REINE.

Bonsoir, mon père,

LOUISE.

Bonsoir, mon oncle ! (Elle se hâte.)

DUGRAVIER.

Bonsoir ! bonsoir !

JASMIN, sous la table.

Comment, bonsoir ?

JULIE, à part.

Heureusement que Jasmin n'est pas venu.

DUGRAVIER.

Sortez donc. (Il se penche et frappe la porte.) Bertrand, Reine, sortez cette porte et prend la clé.

SCÈNE XXIV.

DUGRAVIER, BERTRAND, JASMIN.

JASMIN, sous la table.
 Est-ce que je vais coucher ici ?

BERTRAND.

Bien merci ! il n'y a plus personne que nous.

DUGRAVIER.

Dis-moi, Bertrand, est-ce sûr que ces gens étaient des voleurs ?

BERTRAND.

Ma fine ! moi, je n'en sais rien ; je vous ai dit : voilà trois hommes, et tout de suite vous avez tourné le dos.

DUGRAVIER.

Bertrand, il faut que je vende cette maison : tu y deviendrais maître de peur.

BERTRAND.

Vendez-la, monsieur, l'air n'y est pas meilleur pour vous que pour moi.

DUGRAVIER.

Allons, tremblez, donnez-moi ma robe de chambre. (Bertrand sort.) Fermez aussi cette fenêtre.

JASMIN, sous la table.

Il m'a coupé la retraite.

BERTRAND, revient.

Valés la robe de chambre.

JASMIN, sous la table.

Est-ce qu'il va se coucher ?

DUGRAVIER.

Il n'a besoin de nuit.

BERTRAND.

Le voilà. *(Supprime tout en robe de chambre et une bonnet de nuit.)*

S'il voulait m'en donner un bout.

BERTRAND.

Monsieur!

BERTRAND.

Eh bien!

BERTRAND.

N'avez-vous rien entendu?

BERTRAND.

Non.

BERTRAND.

Il me semble qu'on a soupé.

BERTRAND, déprimé au point.

Sourcil! on ne devrait jamais dîner avec des poltrons, c'est un mal qui se gagne.

BERTRAND.

Oui, monsieur, ça ne gagne, car j'ai bien peur chez vous.

BERTRAND, s'écroule près de la table.

Approche cet te lumière; j'ai tant couru, que je crains d'avoir perdu quelques papiers.

JASMIN, sans le voir.

Comme que coûte, il faut essayer de sortir.

BERTRAND.

Voilà les lettres, voilà...

BERTRAND.

Monsieur! monsieur!

BERTRAND.

Quel donc?

BERTRAND.

Une porte qui s'ouvre toute seule! *(Charles pense d'instinct à partir, se r'écroule en dehors.)*

BERTRAND, tremblant, d'une voix étouffée.

Juste ciel!

CHARLES, à part, et étonné.

Est-ce qu'elle va me laisser là jusqu'à demain?

BERTRAND, du même.

Bertrand, va chercher main-forte.

BERTRAND, monnaie de pair.

Je n'ai plus de jambes, monsieur... et l'autre porte qui s'ouvre aussi!

BERTRAND, ne pouvant plus articuler.

Miséricorde!

CESAR, pressant sa porte des deux.

Puisqu'elle ne vient pas, il faut sortir.

BERTRAND et BERTRAND, apercevant le grand chapeau.

Ah! c'est fait de nous! *(C'est Charles qui se rependait un moment.)*

JASMIN, très fort.

Sauve qui peut! *(Dans ce moment, Jasmin sort de dessous la table en tenant le tapis qu'il jette sur Despremier et sur Bertrand qui sont tombés à terre; il s'écroule vers la fenêtre, l'écroule et sous. Charles qui est près de la fenêtre, s'écroule, et tombe après avoir saisi; enfin, César traverse la chambre à grande enjambée et tombe après eux. Les deux sont tombés et réclament; Despremier et Bertrand réclament d'une voix étouffée.)*

BERTRAND et BERTRAND, à terre.

Au voleur! au voleur! au secours! Ah! ah! ah!

BERTRAND, toujours à terre et après une longue pause.

Monsieur, ils sont partis.

BERTRAND, de même.

Combien étaient-ils?

BERTRAND.

J'en ai compté sept. *(Il se lève.)*

BERTRAND, toujours à terre.

Sept! bon Dieu!

BERTRAND, debout, à une mètre qui est courbé.

Ah! Monsieur, que vous êtes heureux de n'avoir jamais peur!

BERTRAND, se levant.

Maudite maison de campagne! *(On entend frapper sous deux portes de fond; Despremier et Bertrand retournent à terre.)*

BERTRAND et BERTRAND.

Ah! mon Dieu!

BERTRAND.

Les voilà qui reviennent.

REINE, derrière la porte.

Mon père qu'avez-vous donc?

LOUISE, de même.

Mon oncle!

JULIE, de même.

Monsieur, c'est nous.

BERTRAND, se retire.

Ce sont elles, va ouvrir, Bertrand... va donc, poltron.

BERTRAND, avant d'ouvrir.

Etes-vous seules?

JULIE et REINE.

Où... où...

SCÈNE XXV.

LES MÈRES, REINE, LOUISE, JULIE.

REINE.

Mon père, qu'est-il donc arrivé?

JULIE.

Quel lapeur, grand Dieu!

BERTRAND.

Cette maison est pleine de voleurs!

BERTRAND.

Et des figures! ah!

BERTRAND.

Heureusement que ma conscience les a fait fuir.

(On entend la cloche.)

JULIE.

Entendez-vous comme on sonne?

BERTRAND.

Je crois que tous les diables se sont donné rendez-vous dans ma maison. *(On entend encore.)*

BERTRAND.

Ils sont sortis par la fenêtre, ils veulent rentrer par la porte. *(On entend de bruits de voix de diables.)*

JASMIN.

Ouvrez, ne craignez rien ce sont des amis.

JULIE.

Ah! Monsieur, c'est Jasmin, ce sont nos voisins qui viennent à notre secours.

BERTRAND.

Et vous osez leur ouvrir?

(On entend encore.)

BERTRAND.

Qu'en pensez-vous, Julie? ouvrez-la?

JULIE.

Où, monsieur, l'ouvrira; je ne crains pas les voleurs; qu'est-ce qu'ils me prendraient?

(Elle sort.)

BERTRAND.

Ma fille, et vous ma mère, vous pouvez dire que vous l'échappes belle. Quel bonheur que je sois revenu si à propos!

BERTRAND.

Si ces voleurs là vous tenaient... pauvres petites!

REINE.

Combien était-il donc?

BERTRAND.

Bertrand en a vu sept.

REINE et LOUISE.

Sept.

BERTRAND.

Sans compter ceux qui ont défilé pendant que nous étions à terre.

REINE.

Je n'y conçois rien.

LOUISE.

Ni moi non plus.

SCÈNE XXVI.

LES MÈRES, CESAR, CHARLES, JASMIN.

CESAR.

Rassurez-vous, mesdames.

REINE, à part.

C'est lui!

CHARLES, à Despremier.

Monsieur, n'ayez pas peur

LOUISE, à part.

C'est mon petit Charles.

CESAR.

Le plus heureux hasard nous a conduits près de votre maison, nous avons vu des voleurs qui franchissaient la haie du jardin; nous avons couru vers eux, et la fuite seule a pu les débarrasser de nos coups; j'avais d'abord pris ce jeune homme pour un de ces malfaiteurs...

CHARLES.

J'en disais tout autant de vous.

CÉSAR.

Mais après une courte explication, j'ai vu qu'il n'avait que des intentions honnêtes. Bannisset donc toutes craintes, et comptez-vous, mesdames, au nombre de vos amis et de vos défenseurs.

DEGRAVIER.

Quoi! messieurs, c'est à vous que nous devons...

CÉSAR.

Où, monsieur, c'est à nous que vous devez tout ceci.

BERTRAND.

J'ai vu ce visage là.

DEGRAVIER.

Messieurs, comme il y a des coquins qui ont l'air fort honnête gent, excusez si j'ai pris la liberté de vous demander qui vous êtes?

CÉSAR.

Monsieur, je me nomme César Jossé.

CHARLES.

Et moi, monsieur, Charles Rose.

DEGRAVIER.

O ciel! qu'il-je entende! qu'il-je vous êtes monsieur Jossé! qu'il-je vous êtes monsieur Rose?

CÉSAR et CHARLES.

Où, monsieur.

DEGRAVIER.

Le fils de monsieur Jossé...

CÉSAR.

L'effeuille votre voisin.

DEGRAVIER.

Le fils de monsieur Rose.

CHARLES.

Qui fait noces et festins.

DEGRAVIER.

Ah! monsieur Jossé! ah! monsieur Rose, quel bonheur de vous voir ici. Vous savez sans doute que vos parents m'ont demandé pour vous les mains de ma fille et de ma nièce?

CÉSAR.

Mon père me l'avait promis.

CHARLES.

Le mien aussi.

DEGRAVIER, montrant les lettres qui sont d'après lui le phénix.

Tenez voilà les lettres de messieurs vos pères. J'étais déjà disposé à ce mariage, mais l'action héroïque que vous venez de faire suffirait seule pour me décider. Ma fille, ma nièce, qu'en dites-vous?

REINE.

Je vous obéis, avec d'autant plus de plaisir, que j'ai déjà beaucoup d'estime pour monsieur.

LOUISE.

Et moi, mon oncle, j'aimais déjà bien Charles.

CHARLES.

C'est vrai, ça.

DEGRAVIER.

Vous vous connaissez! mais je ne me souviens pas que monsieur Rose ait eu un fils qui se nommât Charles.

CHARLES.

Oh! c'est que j'ai deux noms. Mon papa m'appelle Charles, mais maman m'appelle Joujou.

DEGRAVIER.

Je me souviens de Joujou; comme il a grandi!

BERTRAND.

C'est qu'il est à bonne cuisine.

JAMIN.

Monsieur, je suis l'un des héros qui vous ont secouru; puis-je espérer la même récompense?

DEGRAVIER.

Que puis-je faire pour toi, mon garçon?

JAMIN.

Depuis longtemps je soupire pour l'aimable Julie...

BERTRAND, levamment.

Et moi aussi, je soupire.

JULIE.

Où, monsieur ils m'aiment tous deux, ainsi voyez, jugez, et choisissez.

DEGRAVIER.

Ne prenez pas Bertrand, c'est un poltron.

JAMIN.

Bien jugé.

BERTRAND.

J'en em moque, là! On ne veut pas que je sois marié, eh! bien!... je ne le serai pas!

DEGRAVIER.

Allons! mes enfants, souvenez-vous, passons palment la soirée, et demain nous irons à Paris assurer votre bonheur.

VADEVILLE.

En ce monde, je l'admire,
Tout s'arrange comme il faut.
On a bien raison de dire,
Que tout est écrit là-haut.
Quand un hasard favorable
Ici vous réunit tous,
On ne pourrait se douter,
Que c'était un rendez-vous. (Rit.)

LOUISE, à Charles.

Nous allons donc dire: j'aime!

CHARLES.

Et le dire à tout moment!

LOUISE.

Ce sera toujours de même.

CHARLES.

Ce sera toujours charmant.

CÉSAR, à Reine.

Reine, l'hygiène nous engage!

J'en suis sûr d'un mot de cœur.

REINE.

Mais, après le mariage,

N'ayez plus de rendez-vous.

CÉSAR.

Je n'en aurai qu'avec vous.

JAMIN, à Julie.

Avec toi, chère Julie,

Sans crainte de le changer,

Dans la grande courtoisie,

Jamain tout bien s'engage!

Et quant au deuil contraire

Qui menait les époux...

JULIE, part.

Que veux-tu dire, inquit?

JAMIN.

Fais que ton mari, ma chère,

N'aient pas de rendez-vous. (Rit.)

BERTRAND.

Dans cette heureuse aventure,

Dont chacun se trouve bien,

Bertrand fait triste figure,

Et lui seul il n'aura rien.

DEGRAVIER, à Bertrand.

Mais tu seras de la fête.

CHARLES, à Bertrand.

Le repas se fait chez nous.

BERTRAND, part.

Le repas!... Ne fût-il malgré la jalousie qui me poignarde, quand il s'agit d'un repas... (il change.)

Je ne suis pas sans bête

Pour manquer un rendez-vous. (Rit.)

JULIE, se partant.

Messieurs, pour ce mariage,

N'ayez pas trop de rigueur!

Et d'un triple mariage

Ne troublez pas la douceur.

A cette petite fête

Quand je vous invite tous,

Il n'en serait pas honnête

De manquer au rendez-vous. (Rit.)

FIN DES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS.

No. d'Invent.

1982